

DE MON FRONT A SON INFINI

Moncef Ghachem* a obtenu le 16 septembre 1991 le prix Mirabilia de poésie francophone pour l'ensemble de son oeuvre. "De mon front à son infini", texte inédit, est une approche de son écriture.

Je recrée, lignes de désir, mon pays, non pas pour ses avatars séculaires, mais dans le retour lumineux de la mémoire de ses soifs sur les rameaux légendaires de ses étendues. Je le pratique, sans cesse, dans un corps-à-corps épuisant, comme un nageur la nappe opaque, ou le semeur les sillons piétinés de tranches de pluies. J'ouvre, amoureux, les yeux sur ses rêves. Je me lave, matinal, dans les strophes de ses peines. J'habite délicieusement les pulpes de ses fruits...

L'histoire passée n'est pas finie, pour moi. A toute époque, ses astres et ses traces, ses désastres et ses crasses...

La fuite numide, le sacrifice punique et le sel sur la cendre de Carthage. Le charivari du forum, l'élan du gladiateur, la rumeur du gradin ou l'ovation de l'arène. La cavalcade de la plèbe byzantine, la prière d'aube des chevaliers d'Allah, les rhéteurs de l'université arabe, les sbires marqués au fer du prince ismaélien et les ruses de "l'homme à l'âne". Les incursions normandes, les fléaux des croisés et les armadas d'Espagne. Les captures barbaresques, les cupidités turques ou saljoukites et les réinsurrections Frachiches ou Imazighens... Je voudrais n'en oublier aucun, du plus proche au plus lointain. Ne m'ont-ils pas légué tous une sorte de présence, une part de moi-même, un peu de feu pour ma voix nue?... Je plante, à ma manière, les éclats de leurs langues, les brouhahas de leurs fêtes et les échos de leurs défaites dans les tissus viscéraux de qui je serai. C'est à dire un livre palpitant de visages et de pierres, d'arbres et de semences, d'exils et d'errances, de reflux et de villages, de bras de tendresses et de cris de naissance, dans le jour dessiné avec du charbon sur les hauts murs du silence qui est l'attente et l'écoute d'un souffle extrême où ma respiration s'abouche à un air chaud, volcanique, vécu dans toute irruption de mes corps réunis, les terrestres et les célestes, les marins et ceux mêmes qui m'ont perdu...

Toute parole qui ne rassemble pas est un simulacre de vie. J'oeuvre, quant à moi, pour des rythmes biologiques propres à mon arrière-pays. Dans l'erg, j'apparais. Sur la

steppe, je me rue. En haut du pic, je tire la langue aux nuages blancs. Sur la place, je danse. Au croisement des saisons, je coiffe ma hardiesse. A l'entrée des ports, je voile ma tristesse. Dans les gares, j'accompagne les femmes. Je précise l'espoir dans l'aride. Je suis l'exacte sensibilité, l'exacte solitude, l'exacte multitude...

Je reviens, sans cesse, sur les lieux de mon écrit. Entre pays et paysages, humains s'entend et dans toute la figuration de la lumière et de l'arbre, je vis mes battements de regard sensuel, immémorial, plus souvent boule de nerfs. Et cela pousse accouplé à toute sortes de sons émergés du vent de sable de mes lèvres agitées, bourrasques et tourmentes, fracas et chutes, débris de saisons, bouillonnantes créations... Bref, je suis dans un état de veille permanente où je décuple, avec prestance, mon défi et ma résistance à toute trahison ou toute humiliation de la vie. Car "je contre (1). Contre le viol et le voile de momies. Contre les règles des imbéciles heureux et les "règnes de barbaries" (2). Contre tous les fanatismes, tous les conformismes, tous les fascismes, tous poils confondus. Je contre. J'écris contre eux. Viol et voile de momies. Imbéciles heureux et barbaries. Fanatismes, conformismes, fascismes de tous pays, je me bats contre, les démantèle, les saque, les sape, les balaie avec "la salve d'avenir" (3) de mes mots anti-esclavagistes, anti-prostitutionnels, de mes mots de poésie libératrice de la vermine multidimensionnelle de leurs scories.

Des oiseaux de passage m'ont investi de leur langage sur le cap où je suis né. La mer, dans mes rues circulaires, déversait des mélodies flamboyantes, comme elle déferle dans ces lignes de ma main en voyage fébrile entre mon front et son infini. Des enterrées-vives et des pleureuses se peignaient leurs chevelures de lune sous l'arbre à balafres de ma maison. J'ai vu, à midi, le blanc des ailes déchirer son ombre au niveau de la vague. Le choral des enfants qui descendaient des chameaux écumeux des sourates psalmodiait sur des ruines de remparts. Sauvage, je me détournais de ces récitations léthargiques et contemplais des bancs d'orphie ou de bonite. Dans la grotte

DE MON FRONT A SON INFINI

marine, soulevant les flammèches du beau temps de l'en-nui, ma gardienne - Kateb l'appelle Nedjma (4) - gérait l'invisible et l'obscur, l'ineffable et l'imprononçable... Des pépites de mots âcres pétillaient dans les pays légers des mages de la rive, tandis que des pêcheurs à la ligne tiraient avec l'embrun l'étincelle de mon nom damassé d'acier et d'airain, par le désert de la mer aux nageoires dressées. Des corps traversaient les miroirs, comme au temps de la guerre. Je tenais en berne le drapeau de la terre sur la cendre d'un aérien rocher. Dans l'enclos où les potiers vidaient de leurs morts les jarres, j'ai porté son manger de silex et d'argile au chevalier nomade. Ce turbulent neveu d'Al-Jazia au chapelet roux de cornes de gazelles m'enseigna la carte du ciel, en trois secousses et un seul coup d'oeil de feu transparent et bleu. Alcor, Megrez, Mizar, Alkaïd, Mérek, Dubhe, Phecda, Altaïr, j'appelais comme mes filles, les étoiles. Ces fleurs constellées de la pauvreté vibraient sur mes paupières et je ravaudais les mailles cassées d'une pêche au cri intégral. Et je voyais... Et je voyais... Je déployais mes ailes "d'aigle" (5) sur les cimes et les abîmes, les fleuves et les ravines, les buissons et les falaises, les arches d'orages et les villes de mouches métalliques et des rats rassasiés... J'ai vu bavarder dans ma ruelle de piment et de pastèque les paysans rougeoyants du couchant, et dans leurs mots rugueux, j'ai vu bleuir l'olivier de la soif qui est mon doigt taché d'encre et ma craie ignée. Et sur les quais fétides de la sardine, j'ai vu des tribus de figures moites, couvertes d'écailles d'argent, et leurs grands enfants noyés de sueur, avec sous leurs aisselles les murènes et les rires hilares de la houleuse, cette dévoreuse de tous mes crachats calamiteux... Un homme vêtu, de la tête aux pieds, de vieux sacs effilés, tournait derrière la mule dans l'huilerie et chantonnait son salut à la douleur de tout à l'heure. Un homme à la peau rongée, chargeait des caisses de coriphènes sur un chariot brinquebalant. Il m'invita à sortir de ma salive ancrée dans les bribes de son chant damné. Amie des hirondelles, une jeune fille mendiait de l'huile et du pain... Alors, sous ma chemise la blessure, la hantise, et ma langue lapant le ciel brisé. De mes poumons débordant à flots, gicla l'oeil tonitruant d'un chant de colère. Hay !.. Je heurtais de tous mon corps de galets les portes de silence de la pourtant cancanante cité, bautre affalé entre deux tranches de lune, oui plutôt deux croissants aux contours d'écume d'or et d'hor-

reur innomable. La troupe des janissaires, des mercenaires et des légionnaires barrait jusqu'aux marécages avec ses meutes dressées. Halluciné, j'achevai l'oraison de ma morte-née jeunesse, lorsque les ancêtres m'entourèrent de leurs sabres ensanglantés. Chaussés de bris d'os, ils m'emmenèrent jusqu'aux fosses de la mer d'où le ramasseur de poulpes hivernaux et d'éponges noires me remonta gris de peur et d'effroi... J'ai aiguisé ma colère sur le sang de l'oiseau et le blanc de ma tombe, et jusqu'en la mosquée de l'ivresse recluse dans la laine rêche et blanche de Dieu, tel qu'installé à sa table de désert. Mes genoux tremblèrent et j'enfantai mes rôles de dissidence inclus, depuis, dans la musique quasi éternelle qui emporte dans ses spirales la vie, d'Adam et Eve au coup de cafard du cosmonaute matriculé, informatisé, téléguidé, à tous points de vue le rival viscéral de mon vieux pays à l'haleine de lumière et aux champs d'oliviers, chantres, ô frères tendres dans l'automne d'un reflet...

Quelle parole ai-je encore à rougir pour signifier les braises de ma fureur aux baudruches et aux vampires de la hideuse démission d'un monde de bigots biglants ? Enfant d'une langue coupée au couteau du boucher, j'ai gardé solitaire les labours d'une gravure devant la mer des fusillés, sur des poteaux de très vieilles rengaines. Moi, le lion des marches du palais à Séville, j'ai hurlé empaillé dans la fange aux portes de Ribat. Oui, "je viens de Dieu et je vais à Dieu" (6), moi "le buveur de soleil" (7) le vainqueur des titans du Nil et de l'Euphrate, j'ai joué à qui-vive avec l'échanson du féodal distribuant la ciguë aux derniers cochers fous de la fête de nuit, à Alger et à Salé, à "Jeykour" (8) et à Beyrouth. Et la nuit était encore la nuit. Sans masses de liasses des sociétés multinationales de "l'United Forces" qui "toussent et m'empêchent de dormir" (9), sans cet outrageux monde électrifié, ni émirs ventrus dans les bouges en fumée de pipe- lines reconverties en rots d'un lobby élu... j'ai migré, moi aussi, chez les bolides et les auto-routes du porc intègre, avec à mon cou de palmier solitaire l'amulette de ma gardienne faite de sel cueilli au bord d'une tombe punique et de fleurs d'orangers éventées sur un lit de nâcres. De ce lit - là, je fus né à ma voix de tremblement de vie voyante, semée à jets de lignes fugaces dans mon livre précédemment dit...

DE MON FRONT A SON INFINI

Le reste est une autre histoire, certes explosive et convulsive, primordiale puisque fondatrice de liberté et de vérité, capitales indéracinables de la vie humaine, sous toute latitude, de qui que ce soit, et de tous réunis... J'entends ainsi la poésie. Dans les femmes et les hommes, les arbres et les pierres, les vagues et les astres, les dunes et les nuages, les regards et les cris... Dans n'importe quelle langue d'hier et de demain, de demain et surtout d'aujourd'hui. Poésie... Celle qui donne respiration aux pays et aux galaxies, qui bat dans les coeurs et dans les comètes, dans les verres et dans les ancolies, qui ressuscite les amants fous, qui ourle ses lèvres de larmes d'enfants et multiplie ses luisances de leurs sourires de rues, celle "miraculeuse et qui arme" (10), celle fabuleuse que le vent sème, celle qui envoie à son bon gré l'enfer en éden et le paradis dans la géhenne qu'elle a si souvent décrite, avec humour mais sans nostalgie, celle qui est être et lumière, essence des choses et soleil de nuit, brûlure de Dieu, nudité de sang et encore "liberté première" (11) et paix, ces buts essentiels dans l'intensité de son esprit... Celle venue de l'ajusteur de souffles luminescents de l'art et du corps d'un regard qui est, sans doute, le vrai pays. Celle qu'ignorent les nantis. Celle qu'ont donnée ou donnent, enfin, à coups de détresse ou de furie, d'allégresse ou d'ennui, de rires crépitants ou de pleurs à peine tus, entre autres, Chabbi et Louhaïbi, Scalési (12) ou Garmadi qui dit: "je ne pense pas que le mot meure, moi qui écris dans les trois langues, car au mortel silence, je préfère la déchirure et à la bouche close ne serait-ce qu'un murmure" (13).

MONCEF GHACHEM

NOTES :

- (01) - Henri Michaux
- (02) - Titre de l'oeuvre d'Abdellatif Laâbi : le règne de barbarie
- (03) - René Char.
- (04) - il s'agit, bien sûr, de Kateb Yacine (1929-1989).
- (05) - "Je vivrai malgré la maladie et les ennemis / Pareil à l'aigle sur la très haute cime". Chabbi.
- (06) - Baha Uddîne, fils de Jamal-Uddîne Rûmi.
- (07) - Odyssieux Elytis
- (08) - Village natal du grand poète iraquien Badr - Châker as - Sayyâh (1927-1964).
- (09) - Allen Ginsberg, Howl.
- (10) - Les armes miraculeuses, titre d'Aimé Césaire.
- (11) - Yannis Ritsos.

- (12) - Marius Scalési, né à Tunis en 1892, mort à Palerme en 1922. Auteur de "Les Poèmes d'un maudit".
- (13) - Cité par Lorand Gaspar dans sa préface de "Nos ancêtres les bédouins". - Paris : J.P. Oswald, 1975.

* Né en 1946, dans une famille de pêcheurs à Mahdia, **Moncef Ghachem** a publié, à partir de 1965, des poèmes dans les quotidiens de Tunis, puis dans les revues Alif, De tous les lieux du français, Vagabondages, Tribu, Le journal des Poètes, Travers, Doc (k) s, Europe, Levant, Autrement. Encre Vives...

Parmi ses titres : **Cent mille oiseaux** (Paris 1975) **Car vivre est un pays**, Paris (Ed. Caractères, 1978), **Cap Africa** (Paris, l'Harmattan, 1989).

Son oeuvre compte aussi des textes en prose, dont **Rhaïs Hugo** (Paris, CNRS, 1984) et **Le patrimoine culturel palestinien**, en collab. avec **Maheer A' Charif** (Paris, le Sycomore 1979).

Journaliste culturel à Afrique - Asie (Paris), le Maghreb, Réalités, Dialogue, le Temps (Tunis).

Traducteur en langue arabe de R. Char, H. Michaux, Guillevic, Gaspar, Butor, Ritsos, Pilinszky...

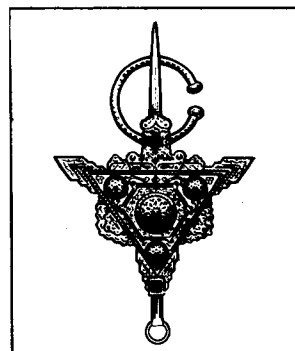
A participé à des festivals de poésie à Avignon, Tarascon, Paris, Nantes, Marseille, Limoges, Roc-Amadour, Liège, Parme, Québec...

VIENT DE PARAÎTRE

Le Maghreb : Approches des mécanismes d'articulation

Edité par R. Bourqia et N. Hopkins

Rahma BOURQIA
Nicholas HOPKINS
Djamel GUERID
Mohamed CHEKROUN
Hassan REMAOUË
Mark TESSLER
Kevin DWYER
Lilia LABIDI
Hassan RACHIK
Abdelhamid HENIA
Barbara K. LARSON
Lilia BEN SALEM
Daho DJERBAL
Clement-Henry MOORE



ش

Actes du colloque de Tanger (30 mai - 3 juin 1988). Ed. Al-Kalam, Casablanca, 1991. - 247 p.